

Arkadi Vaksberg

---

# Le banc des accusés

Traduit du russe par Benoît Gascon

Les éditions Kéruss

2009

Du même auteur :

Le laboratoire des poisons : De Lénine à Poutine,  
Buchet Chastel, 2007

Staline et les juifs, Robbert Laffont, 2003

La Mafia russe, Albin Michel, 2000

---

Dans la collection des éditions Kéruss :

URSS : Histoire du pouvoir. Quarante ans d'après-guerre, préfacé  
par Arkadi Vaksberg, de R. Pikhoia, 2007

URSS : Histoire du pouvoir. Le retour de l'Aigle bicéphale,  
de R. Pikhoia, 2008

Islam en Russie, de Alexeï Malachenko, 2009

## TABLE DES MATIÈRES

---

<i>Introduction</i>	7
<i>Les passions de Salomé</i>	12
<i>Première mission</i>	24
<i>Le jeune coq</i>	43
<i>Le nœud coulant</i>	65
<i>La calvitie d'Ilitch</i>	94
<i>L'anneau</i>	110
<i>Les médaillons vénitiens</i>	125
<i>Pacha et Pacha</i>	143
<i>Mariage en sténogramme</i>	169
<i>Le dernier discours</i>	185
<i>Second souffle</i>	200
<i>La casserole trouée</i>	230
<i>Le manteau de vison</i>	277
<i>Le boucher et sa muse</i>	300
<i>Adieu, Odessa !</i>	323
<i>La fosse aux ordures</i>	353
<i>La pomme véreuse</i>	365
<i>Il s'est rendu</i>	377
<i>La pelote d'énigmes</i>	405
<i>Le secret du pergélisol</i>	419



**I**l y a fort longtemps, alors que ma carrière au barreau débutait à peine, et même peut-être encore plus tôt, quand je commençais, sous l'influence de ma mère, à manifester pour cette profession un intérêt réfléchi, je créai un classeur où étaient rassemblées et conservées mes notes sur différents événements et conflits entendus dans les salles des tribunaux. Ou encore au bureau de consultation où je recevais mes clients. Ou bien, dans les récits de mes collègues, de simples observations, parfois sommaires, que je consignais. Des esquisses hâtives exposant le thème de certaines affaires. Des matériaux tirés de dossiers d'avocats, présentés en entier ou au moins de façon générale. Des comptes rendus, presque mot pour mot, de dialogues entre le juge et les accusés ou les témoins. Des disputes entre les participants à certains procès, survenus pendant les interrogatoires croisés, dans le jargon incomparable de ces jours lointains. Des répliques spécifiques par lesquelles il était aisé de rétablir des détails effacés de la mémoire, et surtout, de reconstituer la galerie de portraits de cette époque révolue. Sa gamme sociale. Les tristes mœurs du quotidien soviétique. L'atmosphère de l'époque quant aux petites choses de la vie. Pas de la vie, à proprement parler, mais de l'existence monotone et triste, qui, en comparaison avec la période de la Grande Terreur qui s'éloignait, semblait non seulement supportable, mais même confortable. La cloche de verre du Parti et de la Loubianka, le quartier général des services de renseignement soviétiques, sous laquelle évoluaient l'adolescence et la jeunesse, la maturité et la vieillesse.

En un mot, toutes sortes de choses...

Le classeur gonfla, grossit, s'épaissit finalement à tel point qu'il ne pouvait plus être attaché. Il était déjà temps d'en constituer un second, tout simplement. Mais au lieu de cela, pour une raison quelconque, je cessai de m'en occuper. En effet, il est possible d'accumuler à l'infini de telles raretés. Et par conséquent, son contenu ne constituait plus une rareté : moult « incidents de la vie », dont l'assemblage était dépourvu de sens et de but.

Cependant, il y avait un sens. Un but aussi, même si à ce moment je ne l'avais pas formulé clairement. Malgré tout, comme on le voit, je l'avais gardé en tête. Mes récits oraux de ce que j'avais eu l'occasion d'entendre dans les salles des tribunaux, de ces drames judiciaires avec lesquels j'avais souvent eu un contact direct, rencontraient invariablement du succès auprès de mes amis et connaissances. Je crois que cela me procurait du plaisir de voir sur leurs visages l'enchantement provoqué par ces récits, de me sentir le centre d'intérêt : probablement vanité compréhensible et trop enthousiaste, pour ne pas dire futile, d'un jeune homme parfaitement immature. De plus, j'étais déjà auteur : l'idée que l'on puisse raconter « cela », et pas seulement oralement, me guidait sûrement quand je réunissais et compilais avec assiduité ces archives. Konstantin Paoustovski, l'écrivain le plus populaire et respecté de Tarousa (petite ville pittoresque non loin de Moscou, passant pour le « Barbizon russe »), avait entendu mes récits d'avocats et, connaissant les prétentions graphomanes de leur auteur, me prévint : « Vous courez le risque de devenir un conteur. Même les conteurs les plus remarquables que je connaisse ne sont malheureusement pas entrés dans la littérature. » Même les plus remarquables ! Que dire alors des plus communs ?...

C'est précisément sous l'influence de cette réplique de Paoustovski, jetée en passant, que je cessai de « tenir la tribune » à la table ou sur la plage, tentant de transcrire sur papier certaines choses de mon classeur bouffi. Puis, la vie mena ma plume dans une tout autre direction. Mes sujets de journalistes repoussèrent impérieusement mes sujets d'avocats, et cela pendant de longues années. Ce n'est que récemment, alors que je passais en revue mes gigantesques archives, que je découvris ce vieux classeur et que j'en dénouai les ficelles, pour tomber sur un tas de

papiers poussiéreux et jaunis, sur le temps passé. Cela sentait l'Histoire. Se ranimèrent alors — dans un raccourci inattendu — les signes incomparables d'une époque révolue. Intéressants, à ce qu'il me semble, non simplement parce qu'ils étaient conformes à notre réalité, mais aussi en eux-mêmes. Comme tels...

Je sentis que je voulais simplement les raconter. Sans explications supplémentaires : pourquoi et dans quel but ? Je le voulais, c'est tout ! Il aurait été malheureux que ces sujets involontairement produits par la vie se noient dans la poussière des archives. D'autant plus que personne d'autre que moi ne les raconterait jamais : seule ma mémoire pouvait parvenir à les réanimer. Et ainsi ajouter ne serait-ce que quelques traits à ce panorama qui, de différents points de vue — et de différentes façons — reflétait la vie de ces décennies en partance.

Du complexe enchevêtrement des thèmes conservés dans le classeur, je n'en sélectionnai que quelques-uns, sans me donner, dans cette tâche, un objectif suprême. Un seul critère : que le thème me semble intéressant. Car si l'auteur manifeste un intérêt à écrire, il y a bon espoir que le lecteur manifesterà un intérêt à le lire. Mais si cela n'intéresse pas l'auteur, alors il n'y a aucun espoir... De sorte que je n'avais pas de visée particulière. Comme, par exemple, celle de trouver des sujets faisant directement écho à notre réalité actuelle. S'il faisait écho, c'était merveilleux. Sinon, tant pis... C'était justement là le malheur, hélas, qu'ils semblent tous, d'une façon ou d'une autre, « actuels » : les époques changent, mais les passions poussant les individus à des actions apparemment inconcevables demeurent les mêmes. C'est cela qui provoque nos émotions — non seulement pendant des décennies, mais aussi pendant des siècles.

Dans les récits que vous allez lire, il n'y a pas le moindre détail imaginaire et pas la moindre invention. Sauf dans les dialogues, restaurés par mes soins, suivant ma mémoire ou reconstruits selon mes notes autrefois prises à la hâte. Seuls certains noms ont été changés, ou encore ne sont tout simplement pas mentionnés, pour des considérations morales. Ce « réalisme » a ses avantages, mais aussi, bien sûr, ses inconvénients. Et cela sera évoqué à plus d'une reprise au cours de ces récits. Un auteur, surtout s'il est doué, peut parvenir à

rendre plus vraisemblable un sujet littéraire brut, en éliminant les contradictions internes, les angles trop saillants, les éléments gratuits, les détails superflus. En le rendant logique et en l'organisant adroitement. La vie réelle, confuse et chaotique, manque de tout cela ; on y trouve une multitude de coutures mal rapiécées, d'éléments collant mal les uns aux autres, de gestes mal reliés, de nœuds non déliés. Pour devenir un fait littéraire, le tout doit être remanié, ajusté et dénoué. Et, comme il convient pour toute pièce de théâtre écrite par un professionnel, le fusil dévoilé au premier acte doit impérativement faire feu dans le dernier. Dans les récits présentés ici, rien de tout cela n'apparaîtra : le fusil ne fera pas feu, quelle que soit la volonté de l'auteur. De sorte qu'ils ne deviendront probablement pas œuvre littéraire.

Cela ne m'inquiète pas. Au contraire, c'est précisément ce que j'ai cherché à faire. J'ai tout laissé tel qu'il en était effectivement. Ou plus exactement tel que cela se retrouve dans ma mémoire ou dans les esquisses que j'avais autrefois tracées à chaud. Sans qu'il soit nécessaire d'élaborer un thème de façon littéraire, selon les règles établies de la construction narrative, que je respecte par ailleurs. Il ne servait à rien de réécrire, de corriger certaines choses pour que cela ait un air familier, ressemblant. Il ne servait à rien d'écrire une finale que l'auteur, contraint par ce qui a été, et non par ce que cela aurait pu et dû être, ne connaît simplement pas. Et qu'il ne peut même pas connaître, car ni dans sa mémoire ni dans son classeur ne se trouve aucune trace du dénouement. Certains êtres perspicaces ont depuis longtemps remarqué que seule la fiction ressemble à la vérité, puisqu'elle est construite spécialement dans ce but. L'authentique ne semble pas vrai : il en ressort toujours une inadéquation ou une autre aux schémas habituels et aux clichés. De plus, il faut tenir compte du « mécanisme du doute » ; c'est ainsi que je nomme ce syndrome répandu : « C'est impossible ! Cela n'arrive jamais ! » Et plus il y a d'authenticité dans un sujet réel, arraché à la vie, moins il semble authentique. Voilà le paradoxe dont il aurait probablement fallu tenir compte. Je ne l'ai pas fait. Et je ne le regrette pas.

Les récits rassemblés dans ce livre — pas tous, mais certains d'entre eux — sont comme ces tessons de récipients ou ces fragments de construction retrouvés par les archéologues lors de fouilles. Grâce à certains d'entre eux, il est possible de restaurer tout le récipient ou tout le bâtiment. Les autres restent des débris, par lesquels on peut néanmoins appréhender l'époque à laquelle ils appartiennent.

Tirer ces fragments de l'oubli, souffler la poussière qui les recouvre et les présenter au lecteur sous leur aspect original : voilà tout ce que je désirais. Quant à réfléchir, ajouter les détails manquants, imaginer ce que pouvait être — et avait probablement été — la conclusion manquante, le lecteur fera tout cela. Sans moi. Sa fantaisie, je crois, suffira.

## Les passions de Salomé

J'ai oublié le prénom de l'héroïne, mais je me souviens bien de son nom : Talankina-Krylova. Dame d'une cinquantaine d'années, maigre, anguleuse, avec ses clavicules saillantes sous sa robe bien tendue, semblable à une enfant attardée qui aurait été à l'étroit dans ses vêtements de gamine. Une longue tresse sur l'épaule et quelque chose de semblable à un tablier de collègue soulignait encore plus son immaturité. Mais, en y regardant de plus près, cependant, tout se renversait : son joli visage devenait un masque lugubre, à cause des plis mal resserrés sur son visage et de ses rides mal plâtrées. Son torse svelte faisait penser à un squelette recouvert de peau. La jolie adolescente se transformait instantanément en Baba-Iaga\*.

Elle n'avait aucune profession précise, sauf celle d'être une éternelle épouse. Le nombre de ses mariages — juridiques et réels (sans compter les liaisons) — atteignait presque la vingtaine. Chemin faisant, elle avait batifolé en participant d'abord au corps de ballet d'une troupe insignifiante, puis à différents collectifs de théâtre et de cinéma, ce qui lui donnait des raisons de se qualifier d'actrice.

Et, en effet, convoquée à sa demande à titre de témoin lors du procès, la populaire chanteuse d'estrade de l'époque, Klavdia Petrovna Chouljenko, avait qualifié son amie Talankina « d'actrice qui n'avait pas eu de chance » et souligné sa « compassion, sa modestie et même sa timidité de jeune fille ». Peut-être celle-ci était-elle dans un certain sens une actrice, mais elle n'était pas très timide, à en juger par la façon dont elle joua son rôle lorsqu'on la conduisit au banc des accusés.

« Par une chaude journée d'été », comme on écrivait dans quelque roman sentimental, notre Talankina voyageait dans un train de banlieue

---

\* Personnage folklorique russe apparenté à une sorcière (N. d. T.).

et se dirigeait vers un cimetière quelconque de la banlieue de Moscou où était enterrée son unique fille, Zlata, morte en bas âge. Dans ce même wagon plein à craquer voyageait un officier de la marine, un beau jeune homme de vingt-quatre ans, qui avait un tout autre but, plutôt heureux que triste : un amiral, célèbre au pays et sous les ordres duquel il avait servi quelques années, l'attendait dans sa datcha située dans un bois au bord d'un lac. La jeune fille de l'amiral était sa fiancée, et dans deux semaines, elle devait devenir sa femme.

Personne ne sait avec précision ce qui se passa exactement au cours de cette demi-heure que le capitaine-lieutenant Viktor et la prétendue actrice Talankina passèrent à converser intimement l'un et l'autre « à bord » de ce train de banlieue. Mais en conclusion, au lieu de déjeuner chez l'amiral, Viktor se retrouva sur la tombe d'une enfant, où il laissa une note qu'il avait enfouie dans la colline (griffonnée de travers et à moitié pourrie, elle se retrouva par la suite dans les documents du procès) : « Chère Zlatotchka ! Je te jure d'aimer toujours ta remarquable mère et de lui être fidèle jusqu'à la tombe. Viktor. »

Le même soir, il procéda à l'exécution de ce serment, ce sur quoi on trouva une note détaillée dans le journal intime que tenait ponctuellement Talankina. Par la suite, ce journal intime fut également joint aux documents du procès à titre de pièce à conviction. En tant qu'adjoint de l'avocat qui défendait Talankina, j'avais la possibilité d'en prendre connaissance. Il s'agissait pour moi du premier texte franchement érotique que je lisais, lequel comprenait de nombreux détails naturalistes assez habilement écrits. Ils témoignaient au moins d'une chose : même dans le déchirement de sa folle passion, l'auteure n'avait pas une seule minute perdu le contrôle d'elle-même et avait consigné méticuleusement dans sa mémoire toute la féerie de leur amour.

Le journal contenait une épigraphe d'Igor Severianine : « Pour la femme raffinée, toute nuit est une nuit de noces... » Un vers curieux, d'ailleurs : les poèmes de Severianine — émigrant et « décadent », que l'on considérait comme l'idole de la bourgeoisie dépravée — non seulement n'étaient plus publiés depuis longtemps, mais avaient presque tous été retirés des bibliothèques. Par contre, ils étaient restés

dans la collection personnelle de l'actrice, et celle-ci les lisait avec assiduité. Par la suite, je vis l'un de ces ouvrages usés qui avait été joint aux documents du procès : elle l'avait rempli de rayures, et il débordait de notes exprimant son impétueux ravissement à certains passages. Exceptionnellement érotiques. Ravissement qui n'avait aucun rapport avec la poésie en tant que telle. Par exemple, deux traits gras et quatre points d'exclamation dans la marge soulignaient ce vers d'un poème autrefois populaire, *C'était près de la mer...* Le vers allait comme suit : « Puis elle se donna, se donna violemment. » Le poète, comme on le voit, enflammait son imagination et donnait aux élans parfaitement ordinaires de la chair quelque sens particulier et élevé.

Dans les documents (ou dans ma mémoire ?), il ne reste aucune trace qui nous aiderait à comprendre comment l'amiral réagit à la disparition soudaine de son presque gendre. Où était passé le capitaine-lieutenant ? Existait-il une seule personne qui eût tenté de le retrouver après avoir constaté sa disparition ? On sait seulement qu'il n'avait à Moscou ni parenté ni même de proches connaissances, que l'amiral le considérait comme son fils et qu'il était prêt à l'accepter dans sa famille. La disparition du futur gendre, qui ne le devint pas, fut probablement perçue par lui comme une trahison, comme une lâcheté, et il le raya pour toujours de son esprit. Cependant, il ne s'agit là que de conjectures. Toutefois, un fait demeure : vraisemblablement, il ne s'était pas lancé à la recherche de l'officier. Talankina dissimula Viktor dans un petit studio d'une bicoque quelconque, éloignée des voisins, pratiquement sans commodités et pourvu de fenêtres hermétiquement closes. Là, ils se livraient à l'amour, ce qu'elle évoquait dans les notes qu'elle écrivait rigoureusement et quotidiennement dans son journal. Lorsqu'elle se rendait au magasin, elle l'enfermait à clé.

Comment passait-il ces longues heures de solitude à la lumière d'une veilleuse toujours allumée ? À quoi pensait-il durant ces longues semaines, sans voir le soleil dont jouissait Moscou cet été-là ? Pas un mot là-dessus dans le journal de Talankina. Par contre, on y trouvait beaucoup de détails concernant les plaisirs, inconnus de lui, dont elle le divertissait après l'avoir préalablement nourri d'aliments caloriques. Beaucoup plus tard, je compris : tous ses procédés exotiques étaient

empruntés au « Kama Soutra », alors inaccessible à quiconque chez nous. À quiconque, excepté bien sûr à Talankina...

Après un certain temps, la patience de Viktor arriva à terme. Il exigea la liberté, ne serait-ce que pour « respirer un peu ». Le brillant officier s'étiolait à vue d'œil. Une toux l'oppressait, de jour comme de nuit. Elle pensa qu'il développait la tuberculose : elle s'inquiétait, non pour lui, mais pour elle-même. Elle décida avec bienveillance de le conduire chez le docteur.

Ce n'était d'ailleurs pas si simple à cette époque-là : l'officier n'était pas enregistré à Moscou, et même dans les polycliniques payantes on n'acceptait pas les gens sans documents. Mais ce genre d'obstacle n'existait pas pour Talankina. Comment elle parvint à les surmonter, je l'ignore, et pour notre récit ces détails n'ont guère d'importance. Elle les surmonta... Elle suivait sournoisement ses déplacements dans la ville et, un jour, elle découvrit qu'il ne se rendait pas seulement à la polyclinique, mais aussi dans une maison à plusieurs étages. Comme dans toute maison, il y avait sûrement de jeunes dames qui y vivaient. Sa fantaisie lui suffit pour comprendre qui il pouvait visiter et comment cela pouvait finir. De plus, à la même époque, la passion orageuse de Viktor diminua radicalement : elle relia ces deux éléments l'un à l'autre. Et prit une décision.

Par la suite, un juge d'instruction méticuleux ayant, lors de la perquisition, mis la main sur la carte de lecteur de Talankina à la bibliothèque d'État centrale — que tout le monde nommait « Leninka » — et s'étant étonné de son besoin de connaissance (personne bien sûr ne se rendait à la Leninka pour y lire de la littérature) travailla là quelques jours, au département où étaient conservés les formulaires de commande de livres. Il trouva ce qu'il cherchait. Ou plutôt ce qu'il pressentait vaguement. Le champ d'intérêt de l'actrice à cette période était très spécifique : elle s'enfonçait dans les textes de pharmacologie, étudiant tout ce qui concernait les poisons. À deux endroits, dans les marges des ouvrages, on retrouva des notes : l'expertise put établir qu'elles avaient été écrites de sa main. De plus (cela arrive !), ces livres n'avaient été commandés par aucun autre lecteur qu'elle pendant plusieurs années.

Il est aisé de deviner ce qui survint ensuite. Plus difficile par contre de subodorer ce qu'il advint après cet « ensuite ». « Tu es un parjure ! s'exclama-t-elle lorsque Viktor, empoisonné par quelque mélange délirant, était déjà à l'agonie, ayant perdu jusqu'à la capacité de crier. Tu as trompé ma Zlatotchka ! Tu as outragé sa radieuse mémoire ! J'ai désormais parfaitement le droit de te tuer ! » Personne n'entendit ces mots : elle les inscrivit elle-même dans son journal. Comme elle nota aussi ce qui se passa quand, après d'infénales souffrances, Viktor mourut.

Elle s'y était préparée à l'avance. À l'aide d'une hache des plus ordinaires, Talankina lui trancha la tête et plaça sur son phonogramme un disque qu'elle avait préalablement acheté : *la Danse de Salomé*, tirée d'un opéra de Richard Strauss. Elle avait exécuté cette danse lors d'un examen d'entrée dans quelque troupe de ballet. Et avait été acceptée ! Depuis ce temps, elle considérait cette danse — je cite ses déclarations lors de l'enquête — « comme un talisman, qui non seulement porte bonheur mais ouvre toutes les portes ». Il est difficile de comprendre quelles portes elle s'appropriait à ouvrir cette fois. Cependant, elle ne doutait nullement qu'elle parviendrait à dissimuler son crime. Se trouvait maintenant entre ses mains, non pas un accessoire, non pas un moulage, mais la véritable tête d'une véritable victime... La nuit venue, elle l'enterra sous la fenêtre de cette bicoque où s'étaient déroulées leurs journées et leurs nuits impétueuses. Elle emporta le corps décapité loin de la ville, dans un dépotoir quelconque. Elle fut rapidement appréhendée : comment les recherches menèrent précisément à elle ne présente pas un grand intérêt. Je peux cependant dire que les fileurs — ceux qui œuvraient à découvrir les crimes de droit commun, les véritables, pas les imaginaires — étaient pour la plupart de grands professionnels. Certains maîtrisaient les pratiques professionnelles dès avant la révolution d'Octobre. La peur des conséquences tout à fait réelles les incitaient à ne pas se relâcher et, comme on dit, à faire valoir leur savoir-faire en tout temps. À vrai dire, les criminels eux-mêmes n'étaient pas aussi habiles qu'aujourd'hui. Quant à corrompre les policiers, à de très rares exceptions, ils ne pouvaient pas y compter.

Talankina ne connaissait personne qui puisse lui présenter un avocat. Mais, selon la procédure, elle y avait droit : dans de tels cas, le barreau devait en fournir un gratuitement. Apprenant cette histoire dans ses grandes lignes, par une dépêche du tribunal de la ville, Ilia Braoudet (l'avocat le plus célèbre de Moscou à l'époque, qui avait pris part aux plus grands procès judiciaires dont beaucoup n'avaient pu échapper à la presse soviétique — très sélective dans de tels cas), s'enflamma. Comme je raconte de nombreuses affaires auxquelles celui-ci a participé, je le présente dans chaque récit.

Braoudet exigea que la défense lui soit confiée, et à lui seulement. Il conduisait toutes ces célèbres affaires tout à fait gratuitement. Mais c'est justement celles-ci qui lui avaient apporté sa grande renommée, laquelle lui permettait de mener aussi d'autres affaires plus banales qui lui procuraient de l'argent. J'avais de la chance : avant de devenir membre à part entière du barreau, j'avais accompli un stage auprès de Braoudet et, à ce titre, j'étais admis aux procès.

Je n'ai pas eu l'occasion de voir d'autres procès semblables. Pas tant en ce qui a trait au fond de l'affaire qu'en ce qui concerne l'atmosphère qui régnait dans la salle. C'est Tchouvilina, l'une des plus anciennes représentantes de la justice soviétique et membre du tribunal de la ville de Moscou, qui présidait, et Nicolaï Chaniavski, l'un des plus célèbres procureurs de l'époque, agissait à titre d'accusateur public. Le public se réunit, nombreux, et, faute de places, plusieurs spectateurs s'installèrent directement sur le plancher, sur les marches conduisant à la table du juge, ou bien aux côtés de Talankina, sur le banc des accusés, trop vaste pour cette affaire, et qui était destiné à recevoir non pas un, mais plusieurs accusés. Le non-initié pouvait ne pas comprendre tout de suite qui, sur ce banc, était accusé, et qui était simplement spectateur. Une part considérable de ces spectateurs était constituée d'étudiants de l'Institut de médecine, qui avaient été conduits par le professeur Felinskaïa, célèbre spécialiste de l'époque en matière de psychologie criminelle : elle agissait à titre d'expert.

Dans son uniforme de collégienne, avec sa tresse sur l'épaule, Talankina se sentait comme une actrice sur la scène : à l'un, elle souriait langoureusement, à un autre, elle envoyait des baisers. J'étais assis aux

côtés de Braoudet, dos à elle : en me retournant, je la voyais, avec son masque lugubre tendu sur son crâne, ses yeux bleu clair enfoncés et ses cils abondamment enduits d'encre de Chine.

Lors de la pause, une aimable secrétaire se fraya un chemin jusqu'à moi en ricanant et me conduisit à quelque cabinet de débarras au sous-sol, où était conservée une autre pièce à conviction : elle faisait partie des matériaux de l'affaire mais n'était pas exhibée dans la salle du tribunal. Il s'agissait du pénis du malheureux Viktor, conservé dans un bocal rempli d'alcool : jusqu'à l'arrestation de Talankina, il constituait le principal ornement de la chambre où avait eu lieu le meurtre et où elle continuait de vivre : décoration très originale de sa tanière sombre et encombrée.

Lors de ce procès, Braoudet se sentait dans son élément. Sa méthode préférée de défense était de présenter des requêtes pour que l'accusé soit considéré comme irresponsable. Il avait même écrit sa dissertation sur ce sujet : comment la maladie mentale affranchit tout à fait de la responsabilité pénale ou la rend moins stricte.

C'est beaucoup plus tard que l'hôpital psychiatrique devint plus effrayant que le camp et la prison : des années soixante aux années quatre-vingt, tous ceux à qui elle était imposée par les services secrets tentèrent de s'affranchir de la médecine punitive. Mais, en ce temps-là, l'hôpital psychiatrique était considéré avec raison comme une façon d'éviter un mal encore plus grand. Le goulag, en tout cas, ne supportait aucune comparaison avec lui. L'avocat qui réussissait à tourner l'affaire de façon à ce que son client soit placé en psychiatrie pouvait s'estimer vainqueur. Et c'était effectivement le cas.

Dans l'affaire Talankina, cette stratégie s'imposait d'elle-même. Mais le professeur Felinskaïa brouilla toutes les cartes de la défense. Brillante, impressionnante, imposante, certaine de son infailibilité et de sa compétence, avec un incontestable talent d'orateur, elle prouva de façon convaincante — du moins, à première vue — que dans le cas présent il était question de la simulation d'une maladie mentale par un individu dépravé au plus haut point, pervers sous tous rapports et très dangereux pour la société.